Concours de nouvelles 2025

sur le thème

CLÉ

LES NOUVELLES PRIMÉES

UNIVERSITÉ PARIS 8 DES CRÉATIONS

ACTION CULTURELLE & ARTISTIQUE

Concours de nouvelles
de l'université Paris 8

Erasmus+
Enrichit les vies, ouvre les esprits.

Cofinancé par l'Union européenne

AGILE

1ER PRIX

CLÉ

PAULINE DEPRET

Aujourd’hui, Papa est mort.

Depuis plusieurs années, il traînait une saloperie dans les poumons. Il a toujours été comme ça, mon père ; encombré. Incapable de choisir ce qu’il faut garder et ce dont on peut se séparer. L’utile au-cas-où et les souvenirs inévitables. Notre maison familiale s’élevait sur quatre étages, dont trois réservés à ce qu’il ne faut surtout pas toucher, surtout pas jeter, surtout pas déplacer. Une sorte de musée-grenier où la poussière n’a pas assez de place pour s’éparpiller paisiblement.

Après l’enterrement, tout revêtira une autre allure ; je déboucherai la maison. Les merveilleuses horreurs du passé fuiront dans un siphon régulier, et on y verra plus clair. Jusqu'à présent, il m’était impossible de remettre les pieds dans mon village natal. Cela fait cinq ans que j’ai fui cette vie et mon père ; l’air y était devenu aride. Le microclimat de cette baraque en ruines empêchait les jours de soleil. Les plafonds s’affaissaient en même temps que mon père, les fenêtres se resserraient, et on ne voyait plus les murs. Des photos d’enfants et de petits-enfants inconnus y trônaient dans des cadres jamais alignés. Le rez-de-chaussée prenait des airs de cercueil ou de boîte en carton humide.

Mon père était père unique. C’est-à-dire qu’il n’avait plus d’autres enfants, ni épouse. Il a su abandonner assez fort chaque personne qui l’aimait en se murant dans un fier silence. Ainsi, je serai la seule spectatrice de son ultime show. L’enterrement est prévu demain matin. Quand j’ai demandé à mon directeur un jour de congé, il semblait surpris d’apprendre que je possédais un paternel. Je l’ai supplié de ne pas me laisser partir trop longtemps ; passer une nuit là-bas me suffira pour les siècles à venir.

La petite gare n’a pas été détruite : mon premier baiser y est encore, près de la machine à tickets. La dame du kiosque finit de vieillir lentement, et d’autres lycéens courent après les trains espiègles. La nostalgie porte quelque chose de doux et de chaud. Pour rejoindre la maison de mon père, je peux prendre le tramway — qui est en fait un bus bleu ordinaire, ou continuer à pied ; je choisis de me remplir un peu plus d’air avant d’être étouffée par la boîte. La ville ressemble à ces femmes de quarante-cinq ans qui portent trop de couleurs pour essayer de paraître plus jeunes : une modernité désuète.
Nous avons vécu dans une cité minière. Le rouge des briques de nos maisons est un vestige de notre passé commun ; personne ne se plaint de la cendre qu’elles laissent flotter dans l’air et sur nos vêtements. Les gosses des rues sont les enfants des galibots qui ont vieilli, qui regrettent un temps dont ils ne se souviennent même plus. On ne parle pas de nos conditions de vie ici, on accepte qu’elles soient plus ou moins médiocres en se disant qu’il pourrait nous arriver pire. Nous sommes romanesques malgré nous je crois. Entre ces maisons, trop de jeunes ne savent pas lire, ni espérer autre chose.

J'arrive rapidement au numéro trente-neuf. Mon pas était pourtant ralenti et maladroit, rempli de réminiscences. J'ai croisé chaque sorcière de mon enfance, les voisines aux moustaches drues ; j'ai toujours un peu peur dans le fond. Comment serait-il possible de ne pas redouter des vieilles déjà vieilles à ma naissance ?

Le grincement de la porte d'entrée me donne l'impression de pincer chaque vertèbre de ma colonne fissurée. L'étouffement commence. Pour la première fois, je pénètre ce lieu dans le calme ; un calme qui fait immédiatement naître une angoisse dans mes poumons qui se noient. Mon père ne pouvait pas entendre sans une télévision qui lui hurlait dans les oreilles. En dehors de ce nouveau silence, tout était laissé comme tel. Le légendaire mug de l'OM avec le café froid, l'horloge qui assomme chaque seconde, les vêtements froissés déposés sur le dossier de la chaise de la salle à manger. Même absent, il s'impose.

Je ne suis pas allée lui dire au revoir mardi, lorsque l'hôpital m'a appelée. Impossible. J'ai l'impression, en arrivant chez lui, qu'il me fait payer cette absence. Alors que j'ai prévu de jeter toutes les affaires accumulées, les objets sont dissimulés partout, comme les indices d'un escape game. Il me faut :
- trouver l'épais classeur gris PAPIERS IMPORTANTS ;
- récupérer son téléphone pour prévenir ses contacts ;
- vider les mégots du cendrier et la poubelle ;
- … Pourquoi une clé a été accrochée sur le frigidaire ?

Mon père n'avait pas perdu la tête. Il a toujours été, au contraire, bien conscient. Si cette clé a été déposée à cette place inappropriée, c'est qu'elle doit me dire quelque chose. Comme toujours avec lui, je dois déchiffrer les mots invisibles. Les secrets inavouables dont on doit connaître l'existence tout de même. Sérieux Papa, j'ai passé l'âge pour ces enfantillages. Je me saisis de la clé avec une lassitude prévisible et observe la cuisine. Les cuisines de mon père ont toujours eu des périodes de couleurs, comme Picasso — en même temps, c'était tout un art sacré. Il adorait laisser les aliments mijoter pendant des heures dans des sauces de son invention qu'il ne goûtait jamais. Il y a quelques années déjà, il ne supportait plus le vert pomme-printemps des murs qui donnait mauvaise mine. Je découvre un orange oriental, crépusculaire. Forcément, les odeurs sont truquées ; j'ai l'impression qu'un reste de curry et de curcuma envahit la pièce depuis tout à l'heure. Tout est agressif. Il est absent, il s'impose.

Je ne sais où donner de la tête : cette clé est trop petite pour ouvrir une porte, mais je n'aperçois pas de bibelot emprisonné à part
Cette petite boîte en ivoire ? Les médicaments.
Ce coffre effet chêne ? Les fonds de spiritueux qu'il me lègue gracieusement. Comment puis-je connaître le contenu de ces choses ? Les clés sont restées

sur les cadenas fermés. Il faudrait insérer à cette étape du récit une ingénieuse prosopopée pour comprendre l'intérêt de cette démarche. Je m'obstine à trouver cette serrure comme si c'était important. A l'image de notre relation père-fille, le silence cherche des réponses qui ne s'annoncent pas. J'abandonne lorsque les reflets du dehors ne me permettent plus de continuer mon irrationnelle enquête, refusant de me soumettre à la lumière blafarde des ampoules basse consommation des plafonniers. Je repose la clé à sa place.

J'ai décidé de ne pas dormir dans ma chambre. En réalité, elle n'est plus ma chambre depuis quelques années. Seuls quelques souvenirs-fantômes subsistent, entassés dans des coins. Un cimetière d'objets orphelins, autour d'un lit prêt à accueillir des amis qui ne restent jamais dormir. A la place, je m'installe inconfortablement dans le canapé-lit de l'autre chambre ; mon père n'avait pas de chambre à lui, il restait dormir dans le salon. La nuit défile à un tempo lent. Les halos des lampadaires sont comme des veilleuses que j'aimerais ne jamais faire taire. Dehors, tout est enfin calme, et seul. J'en profite pour me pencher vers la bibliothèque qui trône près du canapé. Mon père ne savait pas lire, mais n'a jamais osé en parler véritablement. Peut-être par honte. A Noël, il recevait parfois quelques livres par de nouveaux amis, et par politesse, il les abandonnait ici où ils étaient visibles de tous.

Mes doigts caressent les côtes de ces pauvres livres à l'abandon : des bandes dessinées pour la plupart, quelques guides humoristiques sur la vie de célibataire. Un épais bouquin rouge attire mon attention, en dessous de tout ce brouhaha. C'est Germinal. Qu'est-ce que Zola fait ici ? Je sais que mon père adorait cette histoire, sans jamais l'avoir lue. Je tire délicatement l'objet. Il ne vient pas.

Clac.

La bibliothèque pivote sur elle-même de quelques degrés en poussant la poussière qui s'accumule déjà sur le sol. Le grincement strident est un murmure glacial. Une porte s'offre à moi, mais elle est verrouillée. Une petite serrure. J'essaie de l'ouvrir de toutes mes forces, en vain. Je ne dispose d'aucun outil pour en forcer l'accès. J'abandonne rapidement.

Je retourne m'allonger.

Lecteur, tu as déjà compris ce qui se passera. Mais moi, à cette heure tardive de la nuit ou matinale du jour, je n'y étais pas. La mystérieuse clé encore accrochée sur le frigidaire ne m'était pas apparue comme une solution évidente. Tu regardes trop de films d'espions. Ainsi, la clé m'est apparue, un peu plus tard, comme une évidence. D'un pas lent et douteux, je la récupère et retourne à l'étage. Je l'insère dans la petite serrure avec l'impression de l'enfoncer dans mon estomac noué.

La pièce est minuscule ; il s'agit plutôt d'un placard d'un mètre sur un mètre. Je peux à peine m'y tenir debout. Les trois murs sont couverts d'armoires ; les armoires sont couvertes de caisses ; les caisses sont remplies de bibelots, entre autres des cassettes. Des images en noir et blanc défilent sous mes paupières lorsque ces dernières se ferment : mon père, début des années 2000, qui adorait filmer avec le nouveau caméscope que ma mère lui a offert. Chaque cassette est datée. J'en tire une au hasard (la première). Je retourne alors dans la première chambre avec le besoin de retrouver le magnétoscope que je gardais dans l'espoir qu'il devienne un jour un trésor de pirate.

Les outils numériques de mon père sont si anciens et obsolètes que je n'ai aucun mal à les accorder avec le magnétoscope et la télévision qui hurle. Rapidement, des images apparaissent, sans son. C'est mon père qui filme. On y voit ma mère près d'une grande tente verte ; c'est notre camping annuel. Elle est jeune et jolie avec ses grandes lunettes. Je ne l'ai jamais connue avec ses cheveux au naturel, roux et lâchés. Près d'elle, de dos, deux gamines sont assises et tentent de marcher. Je me reconnais par mes bouclettes brunes et mon unique fossette sur la joue gauche : mon père a filmé mes premiers pas et les a conservés. Je ne le croyais pas capable d'une once d'attachement, d'un battement pour quelqu'un d'autre que lui-même. Et je tiens entre mes mains la première preuve d'amour de mon père. Je ne saurais dire si j'ai pleuré de joie ou de tristesse. Sur la deuxième cassette — oui, j'ai passé cette nuit-là à toutes les visionner, les mêmes personnages, et toujours cette autre petite fille brune qui me colle, encore de dos. Sa silhouette m'obsède.

La onzième cassette, elle, parle. Le son m'apparaît comme un miracle de technologie, vingt-cinq ans plus tard. Le silence est rompu : elle s'appelle Manon. Elle est la fille de mes parents.

Toutes les images en témoignent : mes parents s'aiment et nous aiment toutes les deux. Pourquoi alors n'existent-elles pas dans ma mémoire ?

Il aura fallu une cinquantaine de petits films de ma vie pour comprendre qui était Manon, et qui était mon père. Manon est moi. Je veux dire, mon portrait craché. Elle porte les mêmes vêtements que moi, porte la même fossette mais à droite, et nos sourires complices ne peuvent être compris que de nous. Ma sœur jumelle n'apparaît plus à partir de la quarante-septième cassette. Les images perdent leurs couleurs, plus personne ne sourit. Ma mère vieillit soudainement, mon père filme plus rarement. Je suis là, sans Manon. Mon père arrête définitivement de filmer quelques cassettes plus tard. Après avoir glissé la dernière dans le magnétoscope, j'ai l'impression de sentir mon cœur tomber dans mon estomac. Le visage sans âge de mon père apparaît. Peut-être était-ce il y a plusieurs années, peut-être était-ce lundi.

Ma fille,
Le secret m'empêchait de partir en paix, tant j'en étais alourdi. Aujourd'hui, je

n'ai plus la force. J'ai voulu que tu pénètres nos coeurs, à ta mère et moi. Nous t'avons caché Manon, sa vie, sa mort ; nous voulions te cacher la souffrance. Finalement, j'ai compris trop tard que nous n'avions rien caché : tu as vécu cette peine plus largement encore. Parce que tu n'étais pas elle, et qu'à mes yeux, tu étais un fantôme. J'ai honte de ce que j'éprouve ; j'ai eu l'impression de perdre mes deux filles. Sa mort était la tienne, et tu n'as plus réussi à exister après elle. Je ne te demande pas de comprendre ce rejet ; je te demande de pardonner mes silences. Il faut vivre, en plein. Vis, ma fille.

Je sors de l'église, le pas étonnamment léger. Les cloches sonnent la fin de l'existence de mon père. Les nuages ont des formes de moutons éparpillés. Mes vêtements ont gardé l'odeur de l'encens du prêtre ; j'ai cru un instant qu'il voulait m'asphyxier. Sur le parvis, ma solitude prend de la place, surtout face à la cohorte colorée venue probablement pour le baptême de la petite fille qui se tient face à moi. Elle me sourit, je crois. C'est peut-être le début de ma paix. Je te pardonne, papa.

2E PRIX

CONFESSION IMPUDIQUE D'UN PASSE-MURAILLE DES ÉMOTIONS

SOPHIE HUARD

« La clé, la clé , prends la clé, derrière toi, vite, vite .... 5,4,3,2,1..... BIPPPPPP »

Je saisis mon réveil, l'assomme et replonge dans ce moment suspendu.

Vous avez des rêves souvenirs, comme ça, de sons, d'ambiances, même d'odeurs. Des rêves souvenirs qui vous télé-transportent de suite, dans un autre monde, une période de vie, comme si vous étiez le héros de « retour vers le futur », et, HOP direction le living room de papi et mamie, avec la télé à fond, les mots croisés pas loin, l'odeur des frites maison.
Une bobine de vie qui déroule d'un coup.
Notre cerveau tel un paquebot rentre au port et décharge des containers de « tu te souviens ». Certains nous font frissonner, d'autres pleurer, ou encore s'émoustiller. Nos ancres de vie, nos rêves souvenirs. Sensations d'apesanteur.

La réalité, quant à elle, vous percute sans prévenir, sans préambule.

Commençons donc par ce jeu de cette famille qui est la mienne.
Bon moi, j'ai 17 ans, je m'appelle Eiko. J'ai beau être assez positif dans la vie, je vois bien qu'on n'est pas tous nés sous la même enseigne. La mienne rappelle les enseignes des vieux road-movies américains, qui tombent en ruine avec un seul néon qui clignote.
Je suis en terminale, passionné de cinéma, d'égyptologie et de toutes activités qui permettent de s'évader avec un petit penchant pour l'observation des oiseaux, de leurs envols, de leurs cris.
Mon père : bien sous tous rapports, 40 ans, professeur émérite à Science Politique. Là, comme ça, ça fait rêver, n'est-ce pas !?
Point différenciant de mon cher père, penser que la tyrannie est le seul moyen d'évoluer en communauté, toujours désigner l'autre comme coupable, ne jamais vous mettre en valeur. Toute idée de compliment ou encouragement est bannie sauf si cela peut renforcer son contrôle. Changement d'humeur plus instable que la météo, précipitations pouvant arriver à tout moment.
Toujours très occupé pour lui. Aucun effort pour l'autre.
Ma mère, anciennement professeur des écoles, 37 ans, était une femme rayonnante. Point différenciant, ma mère s'est pris une chape de plomb sur la tête, il y a plusieurs années en rencontrant mon père. Elle avait arrêté de travailler à plein temps, de s'amuser, de respirer presque, afin de devenir la femme de mon père.
Mais peut-être qu'elle aussi a encore des rêves souvenirs qui sentent bon le bonbon avec la douceur du coton. Il faudrait que je lui demande un jour.
Mon père travaillait toute la journée à l'école, puis dans son bureau, puis dans son lit. On aurait pu le qualifier de bipolaire vu ses instabilités d'humeur mais il aurait fallu pour ça qu'il se considère comme tel et qu'il se soigne, ce qui n'était guère le cas. C'était à nous d'arrondir les angles, de suspendre nos souffles, de s'aligner sur ses besoins.

Ma mère, elle, essayait de jongler avec le domestique, la logistique, le pédagogique et le plus complexe: le cyclothymique .
Moi, j'étais le passe-muraille des émotions de cette maison.
Pas facile de vous l'expliquer en quelques mots, mais en gros j'ai souvent l'impression d'être dans une grande cage, où chaque mauvais pas nous percute ma mère et moi.
Une cage où les violences sont invisibles, silencieuses, incompréhensibles pour les autres, nos amis, nos proches, même pour nous, car souvent elles se transforment en culpabilité.

Le week-end, j'allais souvent rendre visite à mon papi. Ma mamie nous avait quittés il y a 2 ans, et suite à son départ, mon papi s'était enfermé dans une sorte de litanie très étrange où il répétait constamment « C'est quelle clé, la clé, mais quelle clé Maude. Je ne comprends pas quelle clé. Tu es sûre d'avoir donné la bonne clé ? »
J'adorais mon papi. Mes souvenirs les plus chers et tendres étaient avec lui, avec eux, papi Jacques et mamie Maude. Ils me gardaient très souvent, sûrement pour éviter que je ne sois victime au quotidien. Ils savaient que pour maman et moi c'était pas la fête tous les jours, mais malgré leurs dires, ma mère n'y arrivait pas. Elle était prisonnière de sa sécurité, de son idéal, de sa culpabilité. Mon père construisait et consolidait notre cage à la perfection.
Mes grands-parents n'avaient jamais compris : « Pourquoi elle restait ?» Mais peut-être qu'au fond la bonne question était : « Comment fait-il pour qu'elle reste ? »

« Coucou papi, comment ça va ? »

Il hoche la tête, puis se met à chantonner avant de clamer comme une évidence « C'est quelle clé, la clé, mais quelle clé Maude. Je ne comprends pas quelle clé. Tu es sûre d'avoir donné la bonne clé ».
Au début, ça me faisait plutôt sourire mais avec les jours, les semaines, les mois qui passaient, je me demandais vraiment de quelle clé il parlait. C'était étrange. Je le voyais s'amenuiser de plus en plus, comme happé par l'inconnu, l'indéchiffrable. J'aurais tellement aimé trouver cette clé.
Je repartais donc le cœur lourd. Le laissant à lui-même avec ses fantômes. Moi, je retournais dans ma maison hantée par l'invisible violence.
Heureusement, j'avais un super pouvoir. Avant de rentrer chez moi, je me transformais en celui que mon père attendait, celui qui répondait à ses exigences, ses envies, ses besoins.
Je n'étais plus vraiment moi, comme si je jouais une pièce de théâtre bien rodée ou le premier rôle était le mien : celui du pantin.
Le problème, c'est qu'à force, je m'effaçais. Même face au miroir, je ne pouvais soutenir mon regard.
J'ai lu des livres pour comprendre ce sentiment. Ils disent « faille narcissique », « conflit », « contrôle coercitif », « emprise ». Des mots en « i » qui pointent

intellectuellement l'inexplicable de mon quotidien.

Depuis quelques semaines, quelque chose avait changé, ma mère semblait différente. Elle ne répondait plus à ses attaques. Elle me regardait avec une lueur d'espoir. Elle s'était remise au sport. J'avais l'impression qu'elle était tel un gladiateur avant le dernier combat. Elle prétextait des rendez-vous fréquents à l'hôpital mais bizarrement je ne m'inquiétais pas. Comme si cela faisait partie d'un plan.

Le week-end dernier j'étais retourné voir mon papi. J'ai tout déversé : la honte, la haine, la peur. Je savais pertinemment qu'il ne m'écoutait pas, ou qu'il ne me comprenait pas. Toujours fixé sur son idée de clé.
La télé était allumée en arrière-plan, j'entendais un brouhaha, une musique « FA, FA SOL, FA, FA, DO, LA#,DO, DO, LA#, SOL#…. », le générique de Fort Boyard, je tendis l'oreille. Et là, flashback. La fameuse « bobine de vie en accéléré ».
D'un coup d'un seul, LA CLÉ mais oui bien sûr LA CLÉ pour sortir, LA CLÉ pour être, LA CLÉ, la CLÉ de vie.
Me voilà replongé dans l'épisode de Fort Boyard de mes 9 ans, je vois Félindra, les tigres, les clés, une clepsydre. Ça va vite. Il faut se dépêcher. Comme une évidence, il faut que nous partions vite. Que nous sortions de cette cage.
« C'est ça la clé papi », je crie. Il me regarde sceptique.
« La clé, mais quelle clé Maude… » siffle-t-il.

Je sentais que le temps se resserrait. Je courais dans la rue. Je fus saisi d'une peur inconsciente, celle qu'on n'explique pas, mais qui vous prend aux tripes.

Vite, le temps, vite.

J'arrive devant la maison. La porte est ouverte, un sac à l'entrée sur une valise.
Mon souffle se fait court. Je trébuche sur un livre au sol. Je retiens ma respiration.
Je rentre dans la cuisine, il y a des morceaux de verre au sol.
La musique hurle dans toute la maison, Gymnopédie de Satie.
J'ai le tournis, je ne sais pas où me diriger, j'ouvre chaque porte comme si c'était Pandore, et que l'enfer allait me tomber dessus.
J'entends des cris.
Je ne sais pas d'où ils viennent avec cette musique qui hurle.
Je sers mon portable dans ma main gauche et le glisse dans ma poche.
Je monte l'escalier, j'ai l'impression de l'escalader tellement chacun de mes pas est lourd.
J'ouvre la 1ère porte, rien.
J'essaye d'ouvrir la deuxième porte, celle de la salle de bain, mais ça bloque, et là, d'un coup, le son revient, un cri fort. Mon crâne semble s'être extirpé

d'un scaphandre irréel.
J'aperçois ma mère au sol, mon père sur elle. J'essaye d'ouvrir la porte mais ça bloque, je n'y arrive pas.
Mon père se retourne la main ensanglantée. Je ne comprends pas pourquoi. J'appelle ma mère, elle ne répond pas. Je panique, je ne sais plus quoi faire : crier, courir, alerter les voisins, appeler la police, défoncer cette porte.
Mon père se lève et se dirige vers moi, entre la peur et la survie, je saisis mon téléphone et compose le 17, puis je dévale les escaliers en hurlant dans la rue. Je ne sais plus, je ne vois plus, je ne suis plus. Black out.

Clé des champs, clé de Sol, clé Usb, clé d'étoile, clé d'eau, clé de bras, clé-mente, clé-mence, clé anglaise, clé d'accès, clé d'accord, mettre la clé sous la porte, la clé du paradis, porte-clé, Ânkh, clé de vie…….
Je suis sous terre et ces mots-clés me tombent dessus en pagaille. Je lutte. C'est blanc autour de moi. J'essaye d'attraper la clé mais les mots clés m'embrouillent, c'est blanc.

5,4,3,2 ,1

« Eiko, c'est moi, c'est maman », une douce voix me parle.
Je suis toujours sous terre ?
Non j'ai l'impression que je connais cette voix. Je vois de la lumière. La voix répète « je suis là », « c'est fini ».
J'ouvre les yeux. C'est blanc tout blanc. J'aperçois ma mère.
Vous ne pouvez pas vous imaginer la sensation ressentie. Comme si on m'avait rempli d'un sirop doux, et enivrant. Je me sens léger.
J'écoute son histoire, où il semblerait que le héros, ben c'était moi avant le black out.
Elle me dit que j'ai réussi à avertir la police et les voisins. Qu'ils sont intervenus avant qu'il ne la tue. Que c'est fini. Qu'elle venait de lui annoncer que nous partions, elle et moi, et qu'il était devenu fou.
Elle me tend une clé, la clé, notre clé de vie.
Elle me raconte qu'elle a repris des études, qu'elle vient d'avoir son concours, qu'elle avait cherché un appartement et qu'enfin elle avait trouvé.
Qu'elle préparait notre départ depuis des mois.

5,4,3,2,1

Mon grand-père, lui, n'avait pas cessé de clamer : « C'est quelle Clé, la clé, mais quelle clé Maude. Je ne comprends pas quelle clé. Tu es sûre d'avoir donné la bonne clé ».

END

3E PRIX

L'HOMME AUX CLÉS

AUDE COTELLI

La toute première, il l'a trouvée par terre, près de l'étang où il pêche presque chaque jour depuis qu'il est retraité. En laiton doré, elle brillait faiblement dans l'herbe et Albert l'a ramassée, essuyée sur son pantalon kaki et l'a mise dans sa poche.

Rentré chez lui, Albert a sorti la clé pour l'examiner plus attentivement. Il la trouvait vraiment jolie, sans qu'il puisse dire pourquoi. Simple, ancienne mais pas trop, de taille moyenne, faiblement brillante. Modeste, c'est le mot qui lui vient à l'esprit.

Albert vit seul depuis que Nadine est partie, lassée de son caractère irascible, de son manque d'aptitude au bonheur qui finissait, disait-elle, par l'entraîner vers le fond.

Elle, si volubile, était devenue au fil des années de plus en plus silencieuse et son rire, qu'Albert aimait tant, ne résonnait plus très souvent dans la maison.

Un jour, en rentrant du travail – il était encore chauffeur du car scolaire à l'époque –, il avait trouvé Nadine assise à la table de la cuisine, le visage fermé. Elle avait seulement dit « J'ai trouvé un deux pièces à Rennes, je pars. Je reviendrai plus tard pour prendre quelques meubles et des vêtements ». Bien qu'abasourdi, Albert avait compris et n'avait pas cherché à la retenir. Il avait seulement dit « Je suis désolé ». Il l'avait ensuite aidée, les jours suivants, pour son emménagement et, curieusement, ils avaient brièvement retrouvé la complicité qui les unissait aux beaux jours de leur relation.

Albert range la clé modeste dans un des tiroirs du vaisselier de la grande salle, un beau meuble de noyer que Nadine et lui s'étaient offert quand ils avaient décidé d'habiter ensemble. Albert se souvient du fou rire qui les avait secoués tous les deux quand ils avaient constaté que le vaisselier ne passait pas sous les poutres du plafond. Ils avaient dû scier les quatre pieds de quelques centimètres pour qu'il puisse rentrer dans la pièce. Quelques années plus tard, un tel incident l'aurait mis en colère, mais à l'époque du début de leur amour, tout semblait nimbé de rose et prétexte à rire.

Deux semaines plus tard, au vide-grenier annuel du village voisin, Albert avise une caisse de matériel de pêche. Au fond de celle-ci, une boîte en bois, rectangulaire, est remplie de clés de toutes sortes, anciennes et recouvertes de rouille. Le vendeur, voyant Albert montrer de l'intérêt lui lance « Donnez-moi 10 francs, et emportez tout ! ».

Albert fouille sa poche de veste, en sort une pièce de 10, la tend à l'homme et met la boîte sous son bras, en se traitant mentalement de vieux crétin. Que va-t-il faire d'un tas de clés rouillées ?

L'après-midi même, Albert étale toutes les clés sur la table de la cuisine et les regarde pensivement. Puis il se lève et va chercher la première clé, la modeste, dans le tiroir du vaisselier. Revenu à la cuisine, il pose celle-ci au milieu des autres et regarde une nouvelle fois sa composition.

Tout à coup, c'est comme une évidence qui le traverse. Il se rend d'un pas décidé dans la petite pièce qui servait d'atelier de couture à Nadine, et qu'elle n'a pas complètement vidée. Il se souvient qu'il y avait un pistolet à colle sur une des étagères, il est presque sûr que Nadine ne l'a pas emporté.

Elle a pris si peu de choses finalement. D'abord au prétexte que son appartement était trop petit mais, plus tard, elle lui a avoué qu'elle préférait ne rien avoir chez elle qui lui rappelle leur vie commune, ça lui faisait trop de peine. Pour Albert, c'est l'inverse : il aime tomber sur un objet qui lui fait souvenir d'elle, ou une bouffée de son parfum en ouvrant une armoire.

Le pistolet à colle est bien sur l'étagère, avec une réserve de cartouches.

Dans la cuisine, Albert le met en route puis d'un geste sûr, il prend la première clé, la modeste dorée, et la colle au mur, bien au milieu, là où une trace rectangulaire et plus claire que le reste du mur vient témoigner de la présence d'un cadre retiré.

Ensuite, tout s'enchaîne très vite et les clés rouillées sont tour à tour collées autour de la clé modeste, en cercles concentriques, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Albert éteint le pistolet à colle et recule pour mieux juger de l'effet de son travail.

Albert ne pense pas un seul instant que ce qu'il vient de faire soit une œuvre artistique. Il ne s'intéresse pas particulièrement à l'art, ne connait que quelques noms de peintres parmi les plus célèbres, rien du tout à la sculpture, et quant à l'art dit « contemporain », il trouve que c'est une vraie fumisterie, d'après ce qu'il a pu en voir à la télé. Mais, il est tout content de ce qu'il vient de faire sur son mur. Pourquoi l'a-t-il fait ? Il n'en a pas la moindre idée mais c'est le début d'une obsession qui va durer tout le reste de sa vie.

Il commence par fouiller toute sa maison, et il trouve une vingtaine de clés supplémentaires, qu'il colle tout de suite autour des autres. Les semaines qui suivent, Albert ne fait que ça : chercher des clés. Et il en trouve. Beaucoup. Brocantes, ferrailleurs, déchetteries, voisins, le plus souvent on les lui donne. Tout le monde en a. Personne ne se débarrasse des vieilles clés, même si elles ne correspondent plus à aucune serrure. Albert récupère donc des centaines de clés de toute sortes : anciennes, plus modernes, de voiture, de cadenas, de portes ou de coffrets. Elles sont simples comme un dessin d'enfant ou ouvragées comme un bijou, noires de crasse, brunies de rouille, cassées, argentées ou dorées, de bronze ou de fer, quelquefois même en bois.

Puis il les colle. Bientôt, le mur principal de la cuisine en est couvert, alors il continue plus loin, dans la pièce principale. Albert ne fait plus que ça. Il arrête la pêche, et les parties de tarot au bistrot où il rejoignait une petite bande de copains deux ou trois fois par semaine. Les copains s'inquiètent. Puis ils viennent voir. S'émerveillent devant l'œuvre qui prend forme mais s'inquiètent encore davantage. Est-ce qu'Albert est en train de devenir complètement cinglé ? Ils n'y comprennent rien non plus mais sentent confusément que ce que fait Albert est exceptionnel. Beau, ça non, ils ne savent pas.

Ils en parlent. D'autres gens viennent voir, qu'Albert reçoit avec toujours beaucoup de gentillesse mais à qui il est complètement incapable d'expliquer son geste.

Tout le monde lui donne des clés. Souvent, il en retrouve devant sa porte, quelquefois accompagnées d'un petit mot : « Pour l'homme aux clés ». C'est ainsi qu'on l'appelle maintenant, même à 30 km du village. Un article

paraît sur lui dans le journal local.

Trois ans plus tard, le 3 janvier 2002, Albert est sur une échelle calée contre un mur extérieur de la maison, où il finit d'incruster une clé dans du ciment frais, une jolie clé de laiton, très semblable à la toute première, la modeste, quand il est foudroyé par une crise cardiaque.

On le retrouve quelques heures plus tard près de l'échelle, au pied du pignon nord de la maison qui est maintenant décoré d'une forme immense et abstraite entièrement faite de clés serrées les unes contre les autres, à la verticale ou à l'horizontale, de toutes les tailles, de toutes les formes. Albert est encore vivant mais il meurt en route pour l'hôpital de Rennes, dans le camion des pompiers.

À l'automne qui suit, par une matinée douce et venteuse, une voiture s'arrête devant la maison d'Albert et un couple de trentenaires en descend, accompagné d'un agent immobilier. Celui-ci leur fait faire le tour extérieur de la bâtisse, en commençant par la cour et le jardin, puis il les emmène devant le pignon nord. Il est sûr de son effet et ça ne manque pas, les deux jeunes gens sont médusés devant l'extraordinaire maçonnage. L'agent crâne un peu « Attendez un peu de voir l'intérieur, c'est encore plus dingue ! ». Devant la porte d'entrée, il fouille son sac, puis ses poches, s'excuse, retourne à la voiture puis revient. Penaud, il se tourne vers le couple qui attend : « Je suis désolé » bafouille-t-il, « j'ai oublié la clé ».

1ER PRIX
MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

LE DRAGON BLANC

VASILY BOGATOV

La sonnerie à la porte semblait infiniment longue et insupportablement forte. Mais il fallait rester immobile, sans bouger, et si possible, sans respirer. Il fallait prendre son mal en patience et attendre que le policier derrière la porte parte de lui-même. Il devait partir, il fallait qu'il parte, s'il pensait que personne n'était à la maison – c'est ce que maman avait dit.

Ce rêve, elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Et pourtant, il a resurgi.

Una s'était réveillée dans la pièce dans laquelle elle s'était réveillée pour la dernière fois quinze ans plus tôt. Elle était arrivée à Moscou la veille. Elle avait fait le trajet en sens inverse, exactement comme ce printemps lointain : par Erevan, avec une escale. Elle était arrivée par le même aéroport, celui où, cette nuit-là, elle avait perdu Bantik – son petit chien en peluche rose avec de longues oreilles pendantes.
Elle dormait alors blottie contre lui, recroquevillée sur un siège devant la porte d'embarquement. Il était tombé quand papa l'avait prise dans ses bras pour courir à travers tout l'aéroport, car la porte avait changé.

« Je me demande comment va Bantik maintenant, où il est, chez qui ? Est-ce que son nouveau propriétaire devine qu'il a été à moi et qu'il s'appelait Bantik ? Comment l'appelle-t-on aujourd'hui ? Et existe-t-il encore ? »

Hier, l'aéroport n'était pas très fréquenté. Una lisait les inscriptions en russe : ***выход, кафе, шаурма, Магнолия***.

Elle connaissait tous ces mots, mais auparavant, ils n'existaient pas vraiment dans sa réalité. Ils n'étaient que dans les livres, dans les conversations, mais jamais écrits sur des panneaux ou des vitrines. C'était comme voir un rêve devenu réalité.

- Tu es réveillée ? Bonjour ! — dit Alice en passant dans sa chambre.
- Bonjour — répondit Una. — C'est toujours aussi bruyant dans votre rue la nuit ?
- C'est le Nouvel An chinois. Les gens ont pris goût à le célébrer. Toute la semaine c'est ainsi. Ce soir, ça continue. On pourra aller au parc voir les feux d'artifice.

Una regarda par la fenêtre. Le jour était gris. Il restait encore des bancs de neige dans la cour. Sur l'aire de jeux, quelques enfants jouaient. Ils glissaient sur le toboggan, couraient autour et criaient, se balançaient.

Sa mère avait envoyé un message :

« Coucou, tu es réveillée ? Tu vas faire quoi aujourd'hui ? »

« Je vais chez grand-mère. »

« N'oublie pas de nourrir le dragon blanc. »

« D'accord, maman. Je t'écris plus tard. »

Elle sortit. Les voitures éclaboussaient abondamment de boue les bas-côtés de la chaussée. Tout était recouvert d'un amas de neige gris foncé.

Au coin de la rue, se trouvait une boulangerie. Una y entra et acheta des biscuits que sa grand-mère lui apportait parfois lorsqu'elle venait lui rendre visite.

Puis, elle traversa la rue et longea les rails du tramway. À droite, il y avait un parc. Dans ce parc, elle avait fait de la luge avec papa et ils avaient vu la trace du dragon. Ensuite, Una laissait de la nourriture pour le dragon blanc sur le balcon pour qu'il reste gentil.

Una arriva au métro. Sur la petite place devant l'entrée, un musicien unijambiste était assis dans un fauteuil roulant. Vêtu d'un treillis militaire vert, il chantait une chanson triste sur la guerre et la mort, accompagné d'un petit synthétiseur.

Plusieurs robots-livreurs sur roues traversaient la place.

Elle descendit dans le métro. Tous les tourniquets étaient équipés de caméras biométriques. Elle s'approcha, la caméra scanna l'iris de son œil, le périmètre des portes transparentes s'illumina en vert, elles s'ouvrirent, et elle pénétra sur le quai.

Dans la rame, les passagers avaient des visages sombres, la tête baissée, évitant tout regard.

En rentrant chez elle depuis le métro, elle prit le tramway. De l'autre côté du parc se trouvait son ancienne école maternelle. Elle était désormais abandonnée. Au crépuscule, les fenêtres du bâtiment de trois étages, derrière les grilles, hurlaient, noires et sans vie. Elle tenta de se souvenir de son dernier jour dans ce lieu, sans y parvenir. Elle ne se rappelait que de cette conversation dans la cuisine, quand on l'avait ramenée le soir.

- Una, demain on part – dit maman.
- Pour longtemps ?
- Je ne sais pas.
- Et j'irai en classe demain ?
- Non, demain est un jour férié, c'est fermé.

Les larmes montèrent aux yeux d'Una.

- Qu'est-ce qu'il y a, Una ? – demanda maman.
- Je n'ai pas dit au revoir à mon école.

Silence.

- On appellera Ève et Nastia…

Elle descendit du tram et entra dans le parc. Le Nouvel An chinois crépitait de pétards et éclatait de feux d'artifice, illuminant les troncs d'arbres et la neige entassée.

Cela faisait quinze ans qu'elle rêvait de revenir.

« Est-il possible que cette ville et ma maison n'existent plus vraiment, que cette maison n'existe plus que dans mon imagination et mes souvenirs ? Ma maison, celle où je rêvais tant de revenir – la voilà. Mais y entrer vraiment est devenu impossible, comme si je n'avais plus la clé. »

À travers le bruit des pétards, un autre son se fit entendre. Comme si une bourrasque déchirait l'enchevêtrement des branches. D'abord, il sembla que le voile blanc de neige s'était animé, s'élevait dans les airs. Puis les contours apparurent : des pattes, un corps se prolongeant en une longue queue, d'immenses ailes membraneuses.

Le dragon blanc, comme au ralenti, s'éleva dans les airs en ondulant. Chaque écaille brillait et miroitait comme une perle aux reflets d'arc-en-ciel. En quelques instants, il disparut derrière les cimes.

Una sourit, désorientée.

De retour chez elle, avant d'aller se coucher, elle disposa les restes des biscuits sur le balcon. Son sommeil fut paisible et profond.

2E PRIX
MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

LE PETIT ANGE DE L'HIVER

NOMAN SHADAB

L'hiver est cruel dans certains coins du monde. Il ne murmure pas, il hurle. Il ne rafraîchit pas, il engourdit. Lorsque le soir tombe, un étrange silence s'installe, celui qui suit l'expiration d'une ville qui se vide. La foule déborde des stations de métro et des supermarchés, puis, une à une, les silhouettes disparaissent derrière des rideaux, derrière des vitres, derrière des vies qu'elles gardent pour elles. Les rues deviennent creuses. Froides. Aussi froides que la vie de certains êtres.

Je rentrais chez moi, le jour me suivant comme une ombre sans destination. La ville s'assombrissait, les phares tremblaient sur l'asphalte mouillé, les enseignes vacillaient comme des étoiles mourantes. Le monde s'éteignait à sa manière, se refermant sur une autre nuit d'hiver. Et le froid… ah, ce froid sans pitié. Il s'infiltrait dans les os des immeubles comme dans ceux des hommes. J'avais enfoui mes mains au fond de mes poches et serré mon manteau contre ma poitrine, plus par réflexe que par espoir. Je ne marchais pas, j'échappais. J'échappais au vent, au vide, au poids invisible d'un quelque chose sans nom. Le froid ne vivait pas qu'à l'extérieur ; il résonnait aussi en moi, dans les chambres vides du cœur. Puis j'ai entendu une voix. Pas forte. Pas désespérée. Juste un écho, si doux qu'il semblait venir d'un souvenir.

- Monsieur… monsieur… achetez un stylo, s'il vous plaît… juste un stylo… avec ça, je pourrai acheter un peu de nourriture…

Je me suis retourné.

Et elle était là.

Une petite fille. Une silhouette fragile, vêtue de couches fines, faites pour une saison plus clémente. Ses joues étaient rouges, non pas de joie ou de jeu, mais du coup brutal de l'hiver. Ses yeux… bleus, perçants, portaient une sagesse douloureuse, comme si elle avait déjà traversé des vies entières faites de silence et de froid. Des yeux qui savaient trop. Elle tendait quelques stylos dans sa petite main. Pas des jouets, pas des distractions. De simples stylos, ceux que le monde ignore en passant. Mais ce soir-là, Ils étaient sa bouée de sauvetage. Sa prière.

Quelque chose en moi s'est figé. Quelque chose de plus profond que la pitié. Plus fort que la surprise. Un silence a fleuri en moi comme celui d'une église quand les portes se referment.

- Oh, petit ange…, ai-je murmuré, la voix brisée par l'air glacé. Il se fait tard… tu ne veux pas rentrer chez toi ?

Elle leva les yeux. Son visage demeurait impassible, ses lèvres figées par le froid. Puis, avec le sérieux de ceux qui ont vécu plus que leur âge, elle a dit calmement :

- Je vais répondre… mais pouvez-vous d'abord me dire quelque chose ?

J'ai hoché la tête. Comment aurais-je pu refuser ?

Elle regardait au-delà de moi, vers les hauts immeubles d'en face, ces tours de chaleur et de lumière, brillantes comme des étoiles lointaines. Derrière une fenêtre, des ombres dansaient ; on devinait des rires, étouffés par le verre mais visibles, comme les reflets d'un monde inaccessible.

- Ces grands immeubles… - dit-elle - est-ce vrai que les gens heureux vivent là ? Que le froid ne les atteint jamais ? Qu'ils boivent du thé chaud, mangent de la soupe chaude, et s'assoient ensemble ? Qu'ils rient ?

Elle ne posait pas la question avec amertume. Pas d'envie dans ses yeux, mais la curiosité de celle qui vit hors d'un royaume dont elle ne connaît que les contours.

Je l'observais. Elle ne me regardait plus. Elle fixait la lumière, quelque part là-haut, où la chaleur n'existait que comme une possibilité. Je la vis enfoncer le bout de ses doigts gelés dans ses manches, comme pour capturer un fragment de cette chaleur imaginée, en retenir une goutte, une seule. Ses lèvres s'entrouvrirent, comme pour goûter au rêve d'un foyer, d'une famille, d'une présence.

- Les câlins d'amour… souffla-t-elle, la voix au bord de la fêlure… ça d o i t être si beau. Une maison chaude, encore plus. Une soupe chaude… encore plus que ça. Et s'asseoir ensemble, rire… ça doit être mieux que tout.

Elle s'arrêta. Elle attendait. Une vérité. Un mensonge. Un mot que je pourrais lui offrir. Son souffle flottait dans l'air, suspendu, comme une prière sans réponse.

Puis elle demanda :

- Quel est le secret ? Pour vivre comme eux ? Être au chaud… être rassasié… rire ?

Et je n'avais pas de réponse.

Non pas que je ne voulais pas lui en donner. Mais sa question réduisait à néant toutes les fausses vérités que l'on s'invente pour survivre. Était-ce l'argent ? Le destin ? Le hasard de la naissance ? Une roue qui tourne ? Quelle clé invisible certains possédaient pendant que d'autres restaient figés devant la porte ?

Je l'ai regardée encore. Et ce que j'ai vu était pire que la douleur : la compréhension. Elle savait déjà. Elle avait appris, trop tôt, ce que le monde enseigne

sans mots. Elle avait encore un peu d'espoir, oui, mais il vivait à côté de l'acceptation, l'acceptation que certaines réponses ne viennent jamais. Que certaines chaleurs ne sont pas pour tous.

Alors j'ai mis la main dans ma poche, non pas par générosité, mais par impuissance.

- Je vais t'acheter tous tes stylos, ai-je dit. Tous.

Elle m'a regardé. Et j'ai vu alors à quel point elle était lucide. Elle avait percé mon geste. Elle n'était pas dupée par cette charité déguisée en solution. Mais elle n'avait pas le choix. Elle me tendit les stylos avec les doigts qui tremblaient du froid, non de peur. Puis elle hocha la tête. Doucement. Comme pour dire : je comprends. C'est tout ce que tu peux me donner. Et elle est partie.

Je l'ai regardée s'éloigner, petite silhouette engloutie par la nuit, par la neige, par ce silence qui revient quand une lumière sacrée s'éteint lentement.

Je suis rentré. Ses stylos dans ma poche, son silence dans ma poitrine.

Toute la nuit, ses mots m'ont collé à la peau comme le givre. Ses questions résonnaient entre les murs de mes pensées, plus fort que le vent : « Est-ce qu'ils rient vraiment ? Le froid reste-t-il dehors pour toujours ? Quel est le secret ? »

On ne pense jamais à des anges comme elle quand on parle des villes, n'est-ce pas ? On éclaire nos maisons mais on oublie l'ombre qu'elles projettent dehors. On plante des fleurs au printemps, mais on oublie celles qui grandissent sous nos fenêtres en hiver.

Certaines fleurs n'ont jamais eu de chance. Elles ont tenté d'éclore trop tôt, trop seules, et le gel les a saisies avant que le soleil puisse les toucher.

Et quand le printemps arrive, elles ne fleurissent pas. On ne sait jamais quelles couleurs elles auraient porté. Ni quel parfum elles auraient pu offrir. On oublie qu'elles ont un jour existé.

On passe à côté d'elles. Et elles disparaissent.

Pas avec un cri.

Mais avec le silence.

Comme une question restée sans réponse.

Comme une voix dans la nuit d'hiver, murmurant… juste un stylo…

3E PRIX
MA PREMIÈRE NOUVELLE EN FRANÇAIS

LE DIX-HUITIÈME CIEL

SULTANA JARIN

Aujourd'hui, j'avais voulu te remettre les clés de notre appartement pour rendre ce jour si spécial, inoubliable. Tenant la main de Nila, Abir plongea ses yeux dans les siens, un sourire timide dessinant ses lèvres.

- Les clés ? Celles de l'appartement ? demanda Nila en riant, un rire empreint de satisfaction. D'un geste tendre, elle ébouriffa les cheveux d'Abir, puis le regarda longuement. Dans ce regard, mille paroles silencieuses se mêlaient. Elle l'attira doucement vers le balcon.

- Joyeux anniversaire.

Le ciel de Paris était inondé d'azur. Les cerisiers en fleurs – les hanamis roses et blancs – répandaient la magie du printemps. L'air était parfumé, légèrement frais.

Nila réfléchissait : pourrait-elle exaucer le souhait d'Abir ? Et si elle appelait l'agence immobilière ? Si l'appartement était presque prêt, ils pourraient y faire un saut ? Abir, devinant les pensées de Nila, esquissa un sourire mystérieux et déclara qu'ils s'y rendraient dans peu de temps.

Il y a des jours où l'on se sent profondément ému, porté par une joie légère et un bonheur inexplicable. Ce jour-là, une vague d'euphorie envahit leur esprit. Portés par cette sensation, Abir et Nila flânaient dans les rues et ruelles de Paris. Parfois sur les trottoirs, parfois en effleurant l'herbe des parcs.

Après un déjeuner léger, ils se rendirent à l'agence immobilière. Monsieur Daniel, l'agent, leur remit une boîte ancienne décorée de fleurs. À l'intérieur, la clé de l'appartement. Il expliqua brièvement les travaux restant à accomplir. Abir l'écoutait à peine, l'esprit ailleurs. Remettant la boîte à Nila, il se sentit soudain l'homme le plus heureux du monde. Cette clé, c'était l'achèvement d'un rêve, un ancrage, une promesse de racines. Pour ce rêve, ils avaient tant sacrifié : des après-midis d'été, des soirées pleines de joie… Combien de petits bonheurs abandonnés en route !

L'après-midi s'étira en errances, jusqu'à ce qu'au crépuscule, leur voiture s'arrête dans le 15e arrondissement, devant un immeuble résidentiel. La façade portait encore les traces fraîches de sa construction.

Abir entra, débordant d'enthousiasme, mais s'arrêta net. L'ascenseur était hors-service. Son visage se crispa de déception, de frustration.

- Il fonctionnait encore ce matin ! s'écria-t-il.

L'homme à la réception, un Africain au corps robuste, répondit d'un ton neutre que l'ascenseur était en panne depuis l'après-midi. Le second n'avait pas encore été mis en service.

Abir regarda Nila avec la douleur du monde entier dans les yeux. Nila détour-

na le regard, comme pour cacher sa peine. Toute la joie de la journée s'évapora en un instant.

Épuisés comme des coureurs vaincus, ils restèrent un moment silencieux. Puis, lentement, prirent le chemin du retour. Nila, curieuse, demanda :

- Comment savais-tu que l'ascenseur fonctionnait ce matin ?
- J'étais venu préparer une surprise… une petite décoration, un gâteau. Tout est fichu maintenant, répondit Abir, les yeux fixés au sol.

Nila s'arrêta, réfléchit un instant. Puis, le saisissant par les bras, elle lui dit :

- Allons-y, Abir. On montera à pied. Dix-huit étages, ce n'est rien. Allez, Abir ! Ce jour est spécial. On vaincra tout. Oui !

Abir la regarda, sceptique. Nila hocha la tête avec détermination.

- On peut faire des pauses. Ce sera comme une aventure.
- Tu crois vraiment qu'on peut y arriver ? murmura-t-il.

L'esprit gouverne le corps. Et cet élan du cœur les ramena près de la porte de secours. Était-ce un défi fou ? Une folie d'amour ? Un acte de foi envers un rêve ? Dans cette minute suspendue, il n'y avait plus de place pour la réflexion.

Ils gravirent plusieurs étages d'un pas héroïque. Mais à partir du septième, ils s'essoufflèrent. La respiration lourde, le corps réclamant du repos. Ils n'avaient même pas pensé à prendre une bouteille d'eau. Une erreur.

Mais ils ne pouvaient pas s'arrêter là. Ils reprirent. Chaque pas devenait plus prudent. Au quatorzième, Nila vacillait. Abir n'était guère en meilleur état. Après une longue pause, ils atteignirent le quinzième. La gorge de Nila était en feu. Ses jambes, paralysées. Abir serrait sa main. Chaque marche était une montagne. À demi-ramper, ils s'efforçaient d'avancer.

Au dix-septième étage, Nila haleta :

- Je n'en peux plus. Je crois que je vais mourir.

Un corps à moitié mort ne peut consoler un autre. Abir non plus. Il avait retiré son t-shirt depuis longtemps. Il transpirait à grosses gouttes. Ils risquaient un malaise. Une simple gorgée d'eau les aurait sauvés. Mais il n'y avait personne dans l'immeuble. Pas même une sonnette à presser.

Encore un étage. Ils se traînèrent, presque à genoux, jusqu'au dix-huitième.

Sur la porte du rêve, brillait une plaque :

« Abir & Nila »

- Nila… la clé… murmura Abir. Notre clé. Nous y sommes.

Nila, à bout de forces, fouilla lentement dans son sac. Elle leva vers lui un regard vide. Puis, elle déglutit et perdit connaissance.

Abir, effondré, éclata en sanglots.

Les clés… étaient restées dans la voiture.

REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DU JURY

FERROUDJA ALLOUACHE
CÉCILE DENIER
ALEXANDRA DOULGERIS
BRIGITTE DUJARDIN
DENIS GAUTHEYRIE
SYLVIE GONZALEZ
DAVID GOURGUECHON
LAURENCE HALLOUIN
LUDOVIC MAILLARD
MARIE-JO MERCHEZ
FATIMA ZÉNATI